

3^e Ye

24498

N-F. BRIERRE

Sculptures de proue



SILEX
éditions

81

29/30

SCULPTURES DE PROUE

JEAN-FRANÇOIS CHENET
Sculptures
de proue

8° 7e

24498

SIXE

UNIVERSITY OF MICHIGAN

19580-2541-40 20-10

JEAN-F. BRIERRE

Sculptures de proue

56 BIS, RUE DU LOUVRE - 75002 PARIS

SILEX 
editions

DL-06-04-1983-08791

édition originale



© Editions Silex - 1983

DU MEME AUTEUR

- Le Drapeau de Demain, poème dramatique. Imp. Valcin, Port-au-Prince, 1931, épuisé.
- Chansons secrètes, poésies. Imp. Haïtienne, Port-au-Prince, 1933 épuisé.
- Le Petit Soldat, conférence. Imp. Haïtienne, Port-au-Prince, 1934 épuisé.
- Nous garderons le Dieu, poésies. Imp. Deschamps, Port-au-Prince 1945, épuisé.
- Gerbe pour deux Amis (en collaboration avec Morisseau Leroy et Roussan Camille) poésies. Imp. Deschamps, Port-au-Prince, 1945, épuisé.
- Black Soul, poème. Editorial Lex, Havana, 1947, épuisé.
- Belle, sketch. Panorama, Port-au-Prince, 1948, épuisé.
- Recueil de poèmes. Haïti-Journal, Port-au-Prince, 1948, épuisé.
- Vers le même ciel, sketch en vers. Haïti-Journal, Port-au-Prince, 1948.
- Les Horizons sans Ciel ; Province, roman. Imp. Deschamps, Port-au-Prince, 1954, épuisé. Réédité à Nendeln/Liechtenstein 1970.
- Pétion et Bolivar, l'Adieu à la Marseillaise, poèmes dramatiques (français et espagnol). Editorial Troquel, Buenos-Aires, 1955.
- La Source, poème. Imprimerie Held, Lausanne, 1956, épuisé.
- La nuit, poème. Imprimerie Held, Lausanne, 1956, épuisé.
- Images d'or, poèmes. Port-au-Prince, 1959, épuisé.
- Cantique à Trois Voix, poème. Editions Deschamps, Port-au-Prince, 1960.
- Aux Champs pour Occide, poème. Imprimerie Théodore, Port-au-Prince, 1961. épuisé.
- Or, Uranium, Cuivre, Radium, poèmes. Imprimerie Théodore, Port-au-Prince, 1961, épuisé.
- Découverte, poème, Présence Africaine 1966.
- Gorée, sketch historique, Paris, 1966.
- Un autre Monde, essai sur l'Union Soviétique, Dakar.
- Images d'Argile et d'Or, Nouvelles Editions Africaines Dakar.
- Une Noël pour Gorée, Editions Silex, Paris 1980.

THE HISTORY OF THE

1. The first of these is the...
2. The second is the...
3. The third is the...
4. The fourth is the...
5. The fifth is the...
6. The sixth is the...
7. The seventh is the...
8. The eighth is the...
9. The ninth is the...
10. The tenth is the...
11. The eleventh is the...
12. The twelfth is the...
13. The thirteenth is the...
14. The fourteenth is the...
15. The fifteenth is the...
16. The sixteenth is the...
17. The seventeenth is the...
18. The eighteenth is the...
19. The nineteenth is the...
20. The twentieth is the...

FREEDOM
FOR
NELSON MANDELA

Accusé de toujours,
Avocat de vocation ou de hasard
et qu'importe
traqué dans les deux cas
Par les flicards casqués,
complices dans la Caraïbe
bien avant John Quincy Adams et Lincoln
des cagoulers-corsaires du Ku-Klux-Klan
je revêts aujourd'hui
dans le décor fantasmatique de l'exil dakarais
le fantôme de toge
de mon père, Fernand de son prénom,
à peine ponctuée d'hermine
mais trouée à hauteur du cœur par les mites,
pour défendre,
loin des prétoires prostitués de mon pays ;
me souvenant que je suis un rebelle éternel
par le sang des Marrons de la Grand Anse,
NELSON MANDELA.

Plus de cinq lustres que Nelson Mandela
n'a respiré l'odeur verte du matin en liberté,
qu'il a perdu le goût du pain mangé en liberté,
d'amande douce du désir
érecté dans la liberté
la saveur de l'eau vive dans la liberté,
l'éblouissement de l'aube dans la liberté,
l'épiderme effervescent que met sur chaque chose

la lumière dans la liberté,
la douceur des mots d'amour sussurés dans la liberté,
l'amertume du cri profond
et dont saigne toujours la gorge embouteillée.
Lui, le géant des grands espaces
et des brousses tentaculaires
depuis cinq lustres.
il est le fauve dont on anesthésie le flair,
manucure les griffes,
derrière des barreaux qui balafrent le temps
scarifient le matin et prostituent la nuit,
les mêmes rails, hier, horizontaux,
crampons dont saigne encore la terre du Cayor
qui donnaient la nausée au cheval de LAT-DIOR.

Au nom de Nelson Mandela,
je ne peux plaider que coupable,
coupable
de porter sur sa peau la couleur de ses terres
balisées, remuées depuis des millénaires
par les pieds et les mains de ses pères bantou,
d'être resté debout, sculpté dans son courage
orangeux,
tel Spartacus,
dans ses muscles tendus de vieux lutteur d'arène,
le front tissé de vaguelettes de colère,
giflant de chaque accent du verbe imprécatoire,
du geste lourd de l'incendie dessalinien,
l'arrogance gantée de blanc des prédateurs.

Coupable
d'avoir trouvé dans les strates de sa mémoire
la pièce sans bavures,
la hache de silex comme frais taillée
dans l'incandescence du premier éclair
d'intelligence dans le cerveau de l' « Homo faber »
inscription imprescriptible,
imputrescible.
le mot : DROIT,
fondement de la civilisation bantou.

Coupable de l'avoir opposé aux codes en papier
qui n'ont pas même la vieillesse du papyrus
et que de vieux pirates déclassés,
requins de mers pourries,
épaves de naufrages
qui ont souillé les horizons des découvertes
reconverti les caravelles en négriers,
désarticulé le crucifix en matraque
et dont les yeux de rapaces diurnes
débordent, sanieux, de pustules de pus,
croient pouvoir imposer en Table de la Loi
à un peuple à la peau tout en peplum nocturne
plus riche de culture immémoriale,
de rythmes percutants,
de sagesse sacrée,
d'amour et de courage,
que d'uranium, de diamants et d'or.

NELSON MANDELA,
la rage qui te ronge irrigue nos artères
Le suaire de silence où ton verbe est contraint,
couvercle de glacier sur un volcan vivant,
la rouille carnassière et jamais apaisée
qui t'émiette les os, nécrose insidieuse,
jusqu'à ne plus savoir serrer le poing vengeur
et qui menace, hélas ! d'asservir ta stature,
d'anesthésier tes grands élans de fauve
pèsent sur nos consciences,
vautours intestinaux qui nous mangent les reins,
remords dont nous cherchons les troubles origines
aux confins d'on ne sait quel holocauste nègre
où le sang et les larmes, sève du cœur
rosée de la prunelle et levure de l'âme,
ne sont plus que coulées de lave et de boue.

NELSON MANDELA,

mes racines qui cheminent,
tantôt des Gommiers grand'ansais
à la Guinée des origines,
en contrebande sous l'océan.

Toi, tu respirais la brise iodée à Sangomar,
et d'une main d'enfant toujours émerveillée,
tu tissais des charpies
dans l'effervescente écume marine
pour étancher des plaies imaginaires.
Tu relevais, la nuit, les empreintes des pas
que les hommes en blanc laissent dans les couloirs.
Tu libérais les mots du cocon du silence
et donnais du relief aux gestes vaporeux
dans ta chambre de vivante.

Et tu savais sur quelles lèvres les poser,
ces mots que l'on croyait mal entendus et au bout
de quels bras tu ferais bourgeonner tous ces gestes
plus devinés qu'arraisonnés dans l'insomnie
longue comme une lettre aux pages encor vierges.
Écoutant la musique cosmique
qu'improvisent la pluie et l'alizé
dans la chevelure en jaspure
de fils de la Vierge
des grands filaos assoupis,
tu en nourrissais ta prose choisie.
Une étoile filait dans tes virgules.
Un bouton d'or, c'était un point.
Tu choisissais tes points d'exclamation
parmi de minuscules minarets
où l'essaim de ton inspiration
ensilait le suc laiteux du renouveau.

Ton écriture d'écolière appliquée,
ce graphisme où la main secrète l'identité de chacun,
était comme un troupeau laineux et sage
d'où surgissaient brusquement,
houlettes en croix les « T »
et les « L », épures d'ailes vidées de libellules.

Ce sont ceux qui te croient morte
qui te cherchent dans l'hier et l'aboli,
qui disent que l'or brunissait sur ta peau,
comme un bijou dans le reflet d'une bougie,
que ta parole n'était pas des mots

dans un courant d'air frais mais le VERBE,
que ton geste au repos continuait d'emblaver
des terres déjà lourdes
des alluvions du Déluge,
que tu voyais plus loin que le visible
et vivais l'avenir sur le pont du présent.

Puisqu'ils persistent à te croire morte,
nous attendrons les feuilles mortes de Novembre
pour aller doucement frapper
aux portes de leurs songes,
leur donner rendez-vous pour un grand feu de joie.
Nous réallumerons les flamboyants éteints.
Des rythmes de tambour haïtien exilé
se mêleront à ceux de toutes les arènes d'Afrique
Nous prenant par la main,
Annette, Aminata, Maguette, Aïssatou, Coumba,
Roger, Lamine, Morisseau, Obèye, Bara, Rosette
et tous les autres,
nous chanterons, nous danserons,
toi, vivante dans le vent comme une flamme,
entonnant les couplets et commandant la Fête,
et fleurissant d'un mouvement bref de ton mouchoir de tête
les quatre points de l'horizon,
de ta voix forte de femme forte,
tu donneras le mot d'ordre
ton bras fendant l'air, en pennon de victoire
ENTERRONS TOUS ENSEMBLE LA MORT.

cons un courant d'air frais dans la VERTICALE
que ton geste au repos contredit à l'équilibre
des terres déjà lourdes
des effluves du Gérald,
que tu voyais plus loin que le visible
et viable l'avant sur le pont du présent.

Et puis se sont levés devant le vent, les bras
Et puis se sont levés à la croix des bras
nous étendons les feuilles mortes de l'automne
pour aller doucement frapper l'inconnu en crochant et craquant
aux portes de leurs songes,

leur donner rendez-vous pour un grand jour de joie
Nous réaliserons les rendez-vous à venir
Des rythmes de grande hauteur
so mélangent à ceux de toutes les langues d'Afrique
Nous prenons par la main
Roger, Lamine, Maurice, Chey, Aziz, Youssef
et tous les autres.

nous partagerons, nous partagerons
toi vivant dans le vent comme une flamme
entonnant ses couplets et accompagnant la fête
et fêtaient d'un mouvement bref de son mouchoir de fête

les quatre points de l'horizon
de la voix forte de femme forte
indomptable le mix d'acier
ton bras tendant l'air en perlon de victoire
ENTRONS TOUS ENSEMBLE A NOUS

et nous nous sommes
et nous nous sommes
et nous nous sommes
et nous nous sommes
et nous nous sommes
et nous nous sommes

et nous nous sommes
et nous nous sommes
et nous nous sommes
et nous nous sommes
et nous nous sommes
et nous nous sommes

ELEGIE

A

REGNOR BERNARD

LE FRERE EN ALLEE

Pour LAURA

*Cherche-la donc enfin la route du Soleil et
grandis ta souffrance à l'orgueil à ton rôle.*

R. B.

« *Noye nous a quittés* » :

Télégramme lapidaire et foudroyant
cinq syllabes en clair et cependant codées,
prélevées dans une voix noyée
émergeant de la houle,
lasse et cassée à jamais.

« *Noye nous a quittés* » :

On répète ces mots d'abord sans les comprendre.
Ils avaient voyagé,
grêles, transis et tristes.
Ils n'étaient pas écrits
mais sanglotés,
pas dessinés à l'encre
mais en onciales de pulsations lancinantes
et de halètements de gorge déchirée.

« *Noye nous a quittés* » :

Le participe était au masculin pluriel.



Quel ordinateur
eût pu garder dans sa mémoire mécanique
ce rappel sans rature
de nos existences mêlées
comme de grandes ailes
à envergure de voiles latines.
Au beffroi de l'église rouge à Jérémie,
les cloches sont enceintes de glas.

L'Août macabre et houleux était pourtant passé ;
naufrages, hourvaris, tempêtes, et cyclones.
J'avais suivi, mémoire éraillée d'exilé,
le convoi de funérailles sous la bruine
de notre Jacques, Gouverneur de la Rosée,
et senti les embruns sifflants du Lac Sevan
à Erevan, en Arménie
se mêler, ondée de larmes intarissables
au souvenir d'Allende et de Pablo Neruda,
élans prométhéens brisés au pied des Andes.

Et voici que par ce Septembre dakarais,
si loin des flamboiements du solstice d'été,
quand l'alizé attise
l'incendie étalé des flamboyants,
j'apprends sa mort.
Il avait décidé,
Kamikaze posthume,
qu'on l'incinérerait
et qu'il ne rentrerait de son exil des neiges
qu'en cendres, dans une urne, au pays de ses pères.
j'atteste pour l'histoire
ses angoisses viscérales
et la lente asphyxie dont il est mort, hélas
loin des matins natals et des montagnes bleues,
la lourde peine dont son rire était carié
le poids des jours d'exil sur ses frêles épaules
et sur son petit dos arrondi par le temps,
l'encre qui tarissait sous la plume virile
et le silence lourd qui capitonnait ses paroles

comme l'orage la détresse inutile des cris.
Ne leur pardonnez pas. Ils savent ce qu'ils font,
Seigneur !
Le Bahoruco du cacique rouge de la Résistance,
rasé ;
la croix artisanale de Péralte
désarticulée en timon de char carnavalesque ;
le lugubre festin d'enfants à la mamelle ;
le lâche assassinat du héros désarmé ;
le viol des vierges et des femmes désentraillées ;
toute une ville devenue un cimetière ;
Un pays, bateau négrier naufragé
d'où partent, tels des rats, des hommes affamés
que la flibuste américano-haïtienne
traque sur les radeaux de la Méduse et les raffiots
de la honte,
tandis qu'étouffant presque en sa graisse porcine
un pirate abreuvé de sang houleux de braves,
parade sur son trône
dans l'air empuanti d'un ossuaire.
Seigneur, ne leur pardonnez pas ;
ils savent ce qu'ils font.

Je le revois :
A son bras, la toge
aux remous de voile enverguée.
Il plaide.
Sa voix coulissée
aux crues de la Guinaudée et du Congo,
traversée de houles marines de colère
dit le mot du droit
comme le nombre martelé de ses poèmes.
Quand le clairon sonnait et l'alerte et l'alarme,
il entendait la diane
au prétoire militarisé des casernes.

Méprisant les cliquetis d'armes,
les ordres bottés et aboyés,
il faisait front,
s'arc-boutant au rempart du code de l'honneur,

défendant, paysan, sa terre menacée,
Chaque arpent non encor violé de liberté
de courage et de dignité,
chaque genou rebelle à l'agenouillement,
chaque front resté pur et serein dans l'orage
chaque refus de s'aveulir, de s'avilir,
le citoyen dressé dans une armure de colère retenue,
l'épreuve qui ne se prostitue pas dans l'oubli
le deuil capitonné de braise
qui point ne s'encanaille,
la flamme à raviver,
le cri qu'il faut acérer,
l'élan qu'il faut acouper
et les doigts à nourrir de la force du poing :
c'était son univers, sa passion, sa patrie,
le champ miné de ses obsessions majeures.

L'aube nous surprenait aux portes des casernes
O, le Silence biblique du petit matin
A la gargote du quartier, un café noir
au bouquet capiteux de l'air à Jambélune
Et le sourd tintement de l'angelus lointain.
Je me sens loin de tout,
loin si loin dans moi-même
parmi le lourd sommeil des nappes phréatiques
des plaies ouvertes et qui saignent, qui saignent
sous le cilice en charpie vierge du Silence,
les absences-présences
des pauvres morts qu'on a ensevelis sans nous
et qui s'en sont allés,
les lèvres closes sur leurs souffrances viagères
les yeux fermés sur des lointains inaccessibles,
les mains jointes dans la prière à des dieux sourds.
Depuis ce lourd septembre noir,
profil lunaire et sculpté en médaille,
il a pris place à cette veillée intérieure et fervente
éclairée aux bougies provinciales
du Souvenir fidèle.
Ses yeux ne dorment pas. Ils sont restés gris ocre.
Un œillet frais cueilli fleurit sa boutonnière.

Les lèvres en un distique marmoréen,
double écho de chair
du nombre fort des « Altitudes »,
il continue, immobile,
sa quête de découvertes,
d'horizons balisés d'étapes d'infini,
d'une inflexible volonté de dépassement
sur les « Chemins qui montent ».
Ils ne le savent pas, mais les yeux de Robert
et d'Albert ont dû vieillir d'un coup.
Les miens s'emplissent chaque jour de plus de nuit
et s'attachent à plus de morts que de vivants.
On ne vit plus hélas ! comme on avait cru vivre :

Qu'on éteigne à jamais les bougies funéraires.
Pour éclairer cette veillée intime, désormais
Regnor nous éblouit d'une grappe d'étoiles.

Dakar, le 2 Janvier 1982.



1. The first of these is the
second of the three
third of the three
fourth of the three
fifth of the three
sixth of the three
seventh of the three
eighth of the three
ninth of the three
tenth of the three

John 10:1-10

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 1983 SUR LES PRESSES
DU CASTELLUM, 8, RUE DE BERNE A NIMES

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1983